

HÄMÄLÄINEN Pekka, *L'Empire comanche*

Francis Dupuy

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/16055>  
DOI : 10.4000/jsa.16055  
ISSN : 1957-7842

**Éditeur**

Société des américanistes

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 juin 2018  
Pagination : 296-302  
ISSN : 0037-9174

**Référence électronique**

Francis Dupuy, « HÄMÄLÄINEN Pekka, *L'Empire comanche* », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 104-1 | 2018, mis en ligne le 15 juin 2018, consulté le 29 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/16055> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.16055>

---

Ce document a été généré automatiquement le 29 janvier 2024.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

---

# HÄMÄLÄINEN Pekka, *L'Empire comanche*

Francis Dupuy

---

## RÉFÉRENCE

HÄMÄLÄINEN Pekka, *L'Empire comanche*, traduction française par Frédéric Cotton, Anacharsis, Toulouse, 2012 [2008], 635 p., bibliogr., cartes.

- 1 Voilà un titre qui ne manque pas de surprendre : *L'Empire comanche*. Tout à la fois une révélation et une proclamation. Ainsi, il y aurait eu – et nous n'en aurions rien su –, précédant la colonisation européenne et résistant à son emprise, un empire dans le Sud-Ouest des actuels États-Unis, un peu à l'égal (à une période plus récente) de l'Empire aztèque en Mésoamérique ou de l'Empire inca dans la région andine. Tout l'argument de l'auteur réside là, dans la mise en exergue d'un « empire » authentique, mais en quelque sorte clandestin, puisque personne, y compris les premiers intéressés, ne l'a jamais considéré comme tel. Toutefois, disons-le dès à présent, la chose tient davantage à l'intitulé qu'à l'argumentaire.
- 2 Le gros ouvrage que nous livre Pekka Hämäläinen, historien finlandais, est remarquablement documenté et fournit une épaisseur historique renouvelant considérablement la perception des sociétés amérindiennes des Grandes Plaines. En outre, il s'inspire de la théorie des frontières, ou plus exactement des « régions frontalières » (*borderland*), espaces d'interactions multiples entre populations, stratégies et intérêts concurrents, aboutissant à une vision « renversée » – *bottom up*, pourrait-on dire – de l'histoire conventionnelle, celle écrite par et pour les Occidentaux s'imposant au reste du monde<sup>1</sup>. Là où le bât blesse, évidemment, c'est que l'histoire reste l'histoire ; et que, quelles que soient les lunettes que l'on chausse pour lire les documents d'archives, ceux-ci ont toujours été écrits par les mêmes : ceux qui ont écrit l'histoire sont ceux qui disent l'avoir faite.
- 3 L'auteur déroule son propos en huit chapitres solidement charpentés et fourmillant d'informations éclairant le lecteur sur les principaux aspects de l'histoire des Comanches – dont l'ethnonyme est *Numunu*, le terme « Comanche » signifiant

« ennemi » dans la langue ute (Wallace et Hoebel 1995 [1952], p. 20). Ces derniers sont signalés à partir de 1706 par les Espagnols. D'abord alliés des Utes, apparentés aux Shoshones (dont ils se seraient séparés au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle), ils migrent des régions montagneuses de l'Ouest vers le sud et l'est pour s'installer dans la région de la rivière Arkansas et de la Red River, et plus au sud encore dans une large partie nord-ouest de l'actuel Texas. Là, ils fondent un espace de vie qu'ils contrôlent politiquement et militairement, la *Comanchería* qui, au moment de son apogée (fin du <sup>xviii</sup><sup>e</sup>-début du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle), couvre quelque 650 000 km<sup>2</sup>. Ce surgissement dans les Plaines du Sud se produit dans un espace politique assez incertain, vaguement contrôlé par les Espagnols depuis le Mexique, épisodiquement parcouru par les Français, plus tard convoité par les Anglo-Américains dans leur poussée vers l'Ouest. Il va fournir aux Comanches une possibilité de développement considérable, en faisant régner une sorte de terreur auprès des peuples environnants, tant européens qu'indiens, et en tenant la dragée haute aux puissances coloniales dans leurs prétentions expansionnistes.

- 4 Cette dynamique spectaculaire, aux plans politique et spatial, serait à mettre au compte, selon Hämäläinen, de la combinaison d'une triple donne : le cheval, le bison, les glucides. Le premier permet de décupler la chasse du deuxième, qui conduit les Comanches à édifier une économie sur son dos, mais qui exige un complément alimentaire en direction des troisièmes par des « approvisionnements »... que favorise le premier. Une théorie passablement déterministe et, si l'on excepte les glucides, qui n'est ni bien neuve ni franchement originale. Il est évident que le cheval, évadé des élevages espagnols et remontant vers le nord à partir du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, a bouleversé le mode de vie des sociétés indiennes, et pas seulement celui des Comanches. Pour l'auteur, ce sont les Utes qui fournissent aux Comanches les premiers chevaux ; dans leur ouvrage classique, Wallace et Hoebel affirmaient que ce sont ces derniers qui avaient introduit en premier le cheval dans les Plaines (1995 [1952], p. 48). Outre que les deux thèses ne sont pas foncièrement incompatibles, peu importe en vérité de savoir qui peut revendiquer la primauté en la matière : le cheval a révolutionné le mode de subsistance, accru l'efficacité d'intervention, redessiné la géographie – « le cheval redéfinissait le domaine du possible », écrit fort justement Hämäläinen (p. 59). Eux qui étaient des chasseurs à pied, limités dans leur périmètre de nomadisation, et ne disposant que de quelques chiens pour tirer de modestes travois, trouvent dans le cheval l'arme absolue en trois domaines : le déplacement, la guerre et le pillage. Grâce à lui ils pourront conduire des raids éclairs jusqu'au nord de Mexico, à 1 500 km de leur base, grâce à lui ils pourront soumettre les tribus voisines et enrayer durablement les tentatives d'expansion coloniale, grâce à lui ils pourront mener « une vie de pillards prospères » (Wallace et Hoebel 1995 [1952], p. 28). C'est bien entendu grâce au cheval qu'ils pourront développer la chasse montée au bison, qui pullulait dans les Plaines du Sud, et avec une remarquable efficacité construire une économie entière à partir de ce malheureux animal, bien trop vulnérable pour de redoutables cavaliers comanches armés de fusils (échangés bien souvent avec les Européens contre leurs peaux et leur viande). Au plus fort de leur développement, et à raison de quatre animaux par personne, les Comanches posséderont un cheptel estimé à plus de 100 000 chevaux et mules<sup>2</sup>. Voilà pour le cheval et le bison. Mais *quid* des glucides ?
- 5 Ayant fondé leur alimentation presque exclusivement sur le bison – que ne venaient compléter que quelques végétaux procurés par une cueillette de plus en plus résiduelle –, les Comanches se virent dans l'obligation – physiologique pour tout dire –

de trouver des compléments alimentaires en glucides. Et c'est ce qui, au dire de Hämäläinen, expliquerait en large partie leur propension au pillage – version brutale de l'échange pacifique, qu'ils savaient pratiquer également. C'est dans cette intention qu'ils ont su également créer ou entretenir quelques points névralgiques pour l'échange de chevaux et de mules contre des denrées en tout genre, du bétail, des armes et des outils métalliques, à l'orée de la Comanchería, telles les foires de Taos à l'ouest, dans la région de Santa Fe. Cela dessinait des *borderlands* soumis aux tensions les plus diverses et aux humeurs changeantes des Comanches, lesquels, « comme la plupart des empires » (p. 307), savaient user tour à tour du commerce et de la diplomatie.

- 6 Une thèse de la sorte puise, indéniablement, aux ressorts bien connus d'un certain déterminisme. Un tel raisonnement, comme le plus souvent ceux qui se donnent « d'évidence », porte dans son argumentation à la fois sa force et sa faiblesse. Si les Comanches n'avaient pas eu le cheval et le bison, il est assez probable qu'ils ne seraient jamais devenus ce qu'ils ont été. Mais ni le cheval, ni le bison, ni les glucides, même savamment conjugués, ne suffisent à expliquer ce qu'ils ont réussi à devenir. D'autres groupes ont disposé de conditions analogues, du nord au sud des Grandes Plaines, et n'ont pas produit un destin aussi spectaculaire. Les Comanches, eux, ont su mettre de tels atouts au service d'un projet « politique », lequel, trempé à un ethos guerrier des plus vigoureux, leur a fourni l'allant qui a fait d'eux les « Princes des Plaines du Sud » et des rivaux impitoyables pour les prétendants au contrôle colonial. Sur des bases matérielles communes, c'est ici – comme souvent – la dimension culturelle qui a fait la différence. Pour le dire de manière abrupte, si déterminants il y a, ceux-ci sont moins à trouver dans les estomacs que dans les têtes.
- 7 Après cinq chapitres au cours desquels, avec force détails que nous n'avons pas le loisir de relever ici, nous est présentée l'épopée comanche qui se déroula sur un siècle et demi autour de la constitution de la puissante Comanchería – une histoire, on s'en doute, tourmentée et violente, faite de migrations, de raids guerriers, de razzias, de conflits et d'alliances –, l'auteur consacre un ample chapitre intitulé « Les enfants du soleil » (p. 401-479) à la société comanche elle-même, dans sa structure et son fonctionnement. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle – et ce sera leur point culminant –, les Comanches (ne) comptent (que) 40 000 individus (hypothèse haute), ce qui, avouons-le, semble bien peu pour constituer un « empire ». Il s'agit pour l'auteur de dépeindre les activités ordinaires derrière « les institutions clairement identifiables qui firent des Comanches une puissance impériale », autrement dit le « substrat quotidien », « la machine impériale comanche vue de l'intérieur » (p. 401).
- 8 Les Comanches avaient édifié leur base économique sur un équilibre – fragile, l'histoire le montrera – entre chasse et pastoralisme : le bison et le cheval, deux animaux en quelque sorte adversaires puisque le premier était la proie tandis que le second était l'auxiliaire du chasseur ; deux animaux également concurrents pour l'herbe des pâturages. L'élevage de cette multitude de chevaux – une trentaine en moyenne par famille – était un travail harassant, particulièrement en hiver, lorsque l'herbe se faisait plus rare et qu'il fallait recourir à l'écorce prélevée sur les peupliers comme alimentation de substitution. Ceci conduisait les bandes nomades à hiverner de préférence dans les vallées humides, où cet arbre abondait. L'autre activité importante était le vol et le pillage – le vol de bétail notamment –, véritable activité de production qui demandait beaucoup de temps et accaparait les hommes.

- 9 L'unité sociale de base était la famille, le plus souvent polygyne (jusqu'à dix épouses, sinon plus pour les hommes les plus importants) et complétée par des esclaves capturés lors des raids auprès d'autres tribus indiennes ou chez les Mexicains – leur nombre est évalué à 2 500 vers 1820 pour les seuls Comanches de l'Est (p. 419). Femmes et esclaves étaient affectés à l'économie domestique, les femmes étant assignées au traitement des peaux et à la préparation de la viande de bison après les grandes chasses d'été et d'automne, c'est-à-dire aux tâches les plus dures et les plus ingrates. Un groupe de familles plus ou moins apparentées constituait une bande nomade qui établissait des campements en fonction des saisons et des activités : les *rancherías*. Au plus fort de sa puissance, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la nation comanche en comptait une centaine (p. 407). Chacune d'entre elles était placée sous l'autorité d'un chef (*paraibo*), lequel était en général entouré d'un conseil regroupant les principaux chefs de famille, et constituait de la sorte une unité sociale et politique relativement indépendante (p. 447). La population d'une *ranchería* était en moyenne de 250 personnes, son troupeau d'un millier de chevaux et de mules.
- 10 Les *paraibos* étaient souvent des hommes riches et puissants, qui possédaient de grands troupeaux de chevaux, capital tout à la fois économique, politique et social. Organisant les déplacements de la bande, arbitrant les conflits internes, représentant son groupe vis-à-vis de l'extérieur, le chef « gouvernait » grâce à un « pouvoir-médecine » (*puha*) qui lui était reconnu par les siens. Selon une logique qui n'est pas sans rappeler celle des *big men* mélanésiens, il relevait d'un statut plus mérité qu'hérité, il savait mobiliser la main-d'œuvre, il assurait la fonction de médiation, son ascendant était fonction de son prestige, et ce dernier était entre autres tributaire de sa générosité, notamment en fournissant les chevaux nécessaires aux jeunes hommes désirant se marier. Peu à peu la richesse en chevaux, inégalement répartie, avait transformé la société comanche en société stratifiée, sans que l'on puisse toutefois parler de classes sociales constituées.
- 11 La guerre, activité valorisée entre toutes, était l'arène des exploits individuels ou collectifs, et par conséquent le levier privilégié du prestige des hommes. Les campagnes étaient programmées, orchestrées et dirigées de manière centralisée. Comme l'expliquent Wallace et Hoebel (1995 [1952]), le chef de l'expédition avait tout pouvoir sur les guerriers et se devait de redistribuer le butin. Une comptabilité des « coups » (actes de bravoure, exploits individuels en affrontement direct) était précisément tenue, et les honneurs de la guerre offraient la mesure de toutes les distinctions de rang et de positions sociales.
- 12 Hämäläinen conduit le lecteur jusqu'à la fin de la suprématie que les Comanches ont imprimée dans les Plaines du Sud ; et c'est l'objet des deux derniers chapitres. La poussée des Anglo-Américains commence à se faire sérieusement sentir dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, entamant la stabilité politique des Comanches ; mais pour l'auteur ce n'est pas là la cause première de leur déclin. La cause première est endogène, à savoir une véritable crise intervenant dans les années 1840 : par les effets conjugués d'une surchasse phénoménale (175 000 bêtes abattues par an !), des épidémies bovines transmises aux bisons et d'une longue sécheresse à partir de 1845, l'effectif des bisons s'effondre. Les Comanches ne prennent pas conscience du fait, persuadés que la ressource est inépuisable, car ces animaux dotés d'une essence surnaturelle sont censés se reproduire indéfiniment dans un monde souterrain pour ressurgir chaque printemps dans la plaine en troupeaux innombrables. « L'effondrement démographique du bison fut une catastrophe écologique et économique pour les Comanches », affirme l'auteur

(p. 493). Ceci survenant en des circonstances où ils se trouvent en conflit avec la plupart des tribus voisines – les Apaches restant l'ennemi irréductible –, en un temps où les épidémies (variole, choléra) et la famine font rage, et à un moment où leurs terres sont convoitées de toutes parts, les Comanches ne s'en relèveront pas. Dans les années 1850, ils ne sont déjà plus qu'environ 10 000, en 1865, plus que 5 000. La Comanchería prend l'eau de tous côtés.

- 13 Dès les lendemains de la guerre de Sécession, la menace se fait plus pressante. Les généraux Sherman, Sheridan et Custer, occupés à parfaire leur gloire toute neuve dans le théâtre des « guerres indiennes », vont mener dès la fin des années 1860 une guerre totale en vue d'une « solution finale au problème indien »<sup>3</sup>. La Comanchería est battue en brèche. En 1875, il ne subsiste que 1 500 Comanches, dorénavant parqués dans une réserve exiguë. De déroute économique en défaite militaire, ils ne sont plus que les misérables décombres d'une société « mortellement touchée » (p. 559).
- 14 L'histoire à laquelle nous convie Hämäläinen s'arrête là. On se prend à regretter qu'une tentative de la prolonger par le recours à la tradition orale ne vienne prendre le relais, comme l'avaient fait en leur temps Wallace et Hoebel. Quelque 15 000 Comanches vivent de nos jours en Oklahoma et au Texas principalement, et il aurait été bienvenu que la parole leur soit donnée par quelqu'un qui prétend avoir privilégié « la voix des Comanches » (p. 40). Il n'est pas exclu qu'ils conservent une mémoire de leurs ancêtres et de leur glorieux passé.
- 15 Que dire, *in fine*, de ces « bâtisseurs d'empire qui n'avaient pas de stratégie impériale globale » (p. 41) ? Si l'on reste fidèle à une certaine orthodoxie anthropologique, insufflée en la matière par les pères fondateurs de la discipline, tels Maine et Morgan depuis leurs œuvres séminales de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, un empire suppose l'État, lequel implique à son tour, et quelle que soit sa forme, deux principes structurels : le principe de territorialité, définissant le statut et l'appartenance des individus, et la présence d'un appareil politique centralisé. Or, ici, nous n'avons ni l'un ni l'autre. Ce sont les liens de parenté qui définissent, de bout en bout, le statut des personnes – y compris celui des esclaves, captifs ramenés des razzias, qui, s'ils ne sont pas revendus, deviennent des parents par l'adoption pour les enfants et le mariage pour les femmes –, et nul organe politique, qui serait le lieu des décisions d'intérêt général et de la gestion des affaires communes, ne vient coiffer la nébuleuse des *rancherías*, chacune restant placée sous l'autorité de son *paraibo*.
- 16 Le concept d'« empire » résulte donc ici d'un certain débordement sémantique. L'auteur lui-même nous parle de la « Confédération comanche », ne formant pas « un corps politique officiellement constitué » (p. 456), fonctionnant à coup de conseils communautaires plus ou moins réguliers. De l'aveu même de l'auteur (p. 21), nous serions donc plus proches d'une structure politique du type Confédération iroquoise (XVII<sup>e</sup> siècle), ou de celle des Lakota des Plaines du Nord (XIX<sup>e</sup> siècle). De par leur vocation militaro-équestre, les Comanches présentent également de fortes similitudes avec les Abipones du Grand Chaco paraguayen (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) (Dobrizhoffer 1822). Dès lors, pourquoi recourir – si ce n'est pour des effets d'emphase – à la notion d'empire, manifestement inadéquate ? Et si la notion d'empire est inadéquate, par voie de conséquence celle d'impérialisme l'est tout autant. Expansionnisme, oui ; impérialisme, non. Nous pouvons donc retenir, au mieux, que l'« empire » en question n'est que simple métaphore – autrement dit, l'empire (des) Comanche(s), et non

*L'Empire comanche*. Ceci devrait suffire amplement à rétablir quelques vérités malmenées par l'histoire officielle.

---

## BIBLIOGRAPHIE

### **DOBRIZHOFFER Martin**

1822 *An account of the Abipones, an Equestrian People of Paraguay*, John Murray, Londres, 3 vol.

### **GOODY Jack**

2010 [2006] *Le vol de l'histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, Gallimard, Paris.

### **WALLACE Ernest et Adamson HOEBEL**

1995 [1952] *Les Comanches, Princes des Plaines du Sud*, Éditions du Rocher, Monaco.

## NOTES

1. Voir à ce propos Goody 2010 [2006].
  2. Il y aurait eu en outre « près de 2 millions de chevaux sauvages à l'intérieur et aux marges de la Comanchería » (p. 403).
  3. Rappelons les fortes paroles que l'on prête au général Sheridan : « Un bon Indien est un Indien mort. » Quant à l'expression « solution finale », nous la devons, semble-t-il, au général Sherman.
- 

## AUTEURS

### **FRANCIS DUPUY**

Université de Toulouse Jean-Jaurès – LISST/CAS